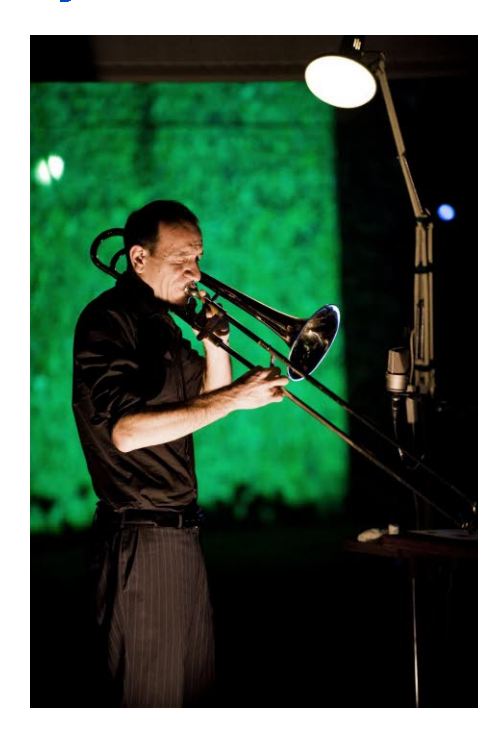


15 novembre 2013

Lyon. Histoires de cerveaux, mode d'emploi



Dans le cadre du festival « Mode d'emploi », aux Subsistances, Joachim Latarjet propose un étrange et poétique objet théâtral : la réflexion qu'a menée le musicien et metteur en scène pour construire « Songs for my brain », est partie d'écrits du neurologue Lionel Naccache. Notamment de la confrontation du praticien avec diverses pathologies comme celle qui consiste à ne rien percevoir de tout ce qui se passe sur sa gauche. Mais ce n'est pas l'analyse scientifique qui a inspiré le spectacle. Ce sont plutôt les récits qui peuvent se mettre en place à partir du cerveau, des perceptions et sensations qui s'y nichent. On trouve donc dans cette création qui mélange chansons et textes, trois histoires, incarnés par trois comédiens et un danseur, qui se mélangent.

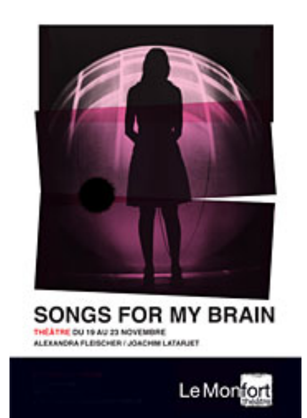
Elles naissent de sujets aussi divers que l'attribution d'un prénom ou les différents calendriers qui déterminent notre naissance. Il en ressort des situations cocasses, des moments poétiques surprenants. Ils sont parfaitement restitués sur le plateau grâce à une scénographie changeante et l'utilisation astucieuse d'images vidéo. Mais aussi dans les morceaux joués live, qui donnent une dimension onirique à cet étrange objet théâtral où il fait bon se perdre.

Jusqu'au 17 novembre. Les Subsistances, 8 bis, quai Saint-Vincent, Lyon 1er. Tél. 04 78 39 10 02. www.les-subs.com

Nicolas Blondeau



13 novembre 2013



Revue neuro-musicale conçue par Joachim Latarjet et Alexandra Fleischer, mise en scène de Joachim Latarjet, avec Alexandra Fleischer, Hillary Keegin, Joachim Latarjet, David Stanley et Alexandre Théry.

"***Songs for my brain***" se construit à partir des travaux du neurologue Lionel **Naccache** qui étudie la capacité du cerveau à élaborer du sens quelque soit la vraisemblance du scénario retenu.

Le spectacle a pour guide un comédien anglais **David Stanley**. Comédien, donc personnage de fictions ou d'histoires. Mais quelles fictions ? Quelles histoires ? Est-il personnage avant d'être individu ? A-t-il choisi, par exemple, son nom, sa figure, sa date de naissance, son sexe ?

Pas vraiment. La vie serait alors un réseau d'histoires, de récits qui traverseraient tout le monde. Incarner un prénom comme David aux multiples résonances aurait-il une influence sur le caractère ou la posture du corps ?

Le cerveau est toujours l'objet d'études aussi passionnantes que controversées, il est loin d'avoir livré tous ses mystères, ils enfièvrent d'autres cerveaux, ceux du monde médical.

Par ailleurs les capacités de juger réel ou objectif ce qui n'est qu'interprétation entrent en relation avec l'art du théâtre. Au théâtre s'installe d'emblée un dispositif qui favorise la fiction : la scène, la passivité captive du public, des personnages dans une situation exceptionnelle.

Le spectacle "Songs for my brain" ne s'arrête pas à seulement expliquer les mécanismes du cerveau à travers le rôle des deux hémisphères, il montre à travers la musique et la danse des moyens d'expression affranchis d'une interprétation univoque : comme une liberté à repousser ses propres limites, les formidables capacités d'apprentissage (la maîtrise d'une langue étrangère, d'un instrument de musique, du corps pour la danse.

La mise en scène de **Joachim Latarjet** se veut proche de sa partition musicale, accueillant les répétitions comme des refrains, alternant les chansons et les explications scientifiques. Joachim Latarjet joue en direct de la guitare, du trombone, des claviers, s'aidant de l'enregistrement des boucles pour plus d'ampleur.

Alexandre Théry semble danser toute la variété de l'expression corporelle : comique avec des allusions au cinéma pour une danse pantomime largement illustrative, ou plus tard, tendu pour des tableaux plus abstraits qui peuvent figurer l'aliénation, l'automatisation ou les velléités d'évasion du corps.

Les comédiens **David Stanley**, **Alexandra Fleischer** et **Hillary Keegin**, tour à tour personnages d'une démonstration et chanteurs, interprètent la confusion, la perte de repères, une forme de basculement poétique et suscitent aussi bien le rire que l'empathie.

Ne s'agit il pas dans ce spectacle de réfléchir à notre croyance en la responsabilité de nos actes, et d'une autre manière de suggérer combien nous utilisons trop peu notre cerveau, quand d'autres ont appris à tirer profit du fameux "temps de cerveau disponible".

"Songs for my brain" est un spectacle original, audacieux qui mêle la scientificité et l'expression artistique. Filant théâtralement la notion de fiction, il part alors à la découverte des ressorts de l'humain.

Sandrine Gaillard



Espaces de pensée

Article publié le **Jeudi 7 novembre 2013** par **Jean-Emmanuel Denave** Petit Bulletin n°732

• Joachim Latarjet • Songs for my brain •



Parallèlement aux débats proprement dits, le festival Mode d'emploi propose aux Subsistances six créations de spectacle vivant. La compagnie Oh ! Oui de Joachim Latarjet, notamment, nous invite avec Songs for my brain à une « revue neurologique musicale ». Cette pièce s'appuie sur les écrits du neurologue Lionel Naccache qui, dans *De quoi prenons-nous conscience ?*, décrit les phénomènes conscients et inconscients du point de vue des neurosciences. Si la nature a horreur du vide, la psyché et le cerveau ont quant à eux « horreur du non-sens » et créent sans cesse des "fictions" afin de s'approprier le réel, se racontent des "histoires", des récits rafistolés, afin d'unifier et donner consistance à une identité personnelle... Voilà un terreau idoine pour un metteur en scène qui s'essaye à montrer sur scène «ce que nous avons compris des neurosciences».

A partir de trois cas de troubles neurologiques, Joachim Latarjet crée ainsi une libre digression musicale et théâtrale (avec un musicien, un danseur, un vidéaste et trois comédiens) sur le fonctionnement complexe de notre cerveau. Avec pour élément de décor principal une grosse sphère blanche figurant notre matière grise, le spectacle débute par une sorte de conférence scientifique avant, très vite, de glisser de propos neurologiques en saynètes théâtrales, de danses en chansons, de rêves en rencontres amoureuses... De la représentation mentale et la nécessité psychique de la fiction, à la représentation théâtrale et à ses propres fictions ludiques, il n'y a qu'un pas : l'espace mental du je rejoint l'espace théâtral et musical du jeu.

Ce n'est cependant pas un neurologue mais un psychanalyste, l'Anglais D.W. Winnicott, qui écrit ces mots correspondant si bien à la pièce allègre et enjouée de Latarjet : « C'est en jouant, et seulement en jouant, que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité tout entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi ».

Jean-Emmanuel Denave

Songs for my brain

Aux Subsistances, du jeudi 14 au dimanche 17 novembre



www.lalsace.fr MERCREDI 19 OCTOBRE 2011

Ciné-concert Un King-Kong prodigieusement revisité

La carte blanche confiée par Joël Gunzburger à Joachim Latarjet (lire ci-contre) a commencé en beauté jeudi soir, avec un ciné-concert original et une sacrée performance.

L'artiste associé depuis plusieurs années à la Filature a eu la riche idée de déterrer, plutôt qu'un Chaplin ou qu'un Keaton, le tout premier King Kong de l'histoire du cinéma, réalisé par Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedack en 1933. Il fallait y penser puisque ce chef-d'œuvre du cinéma d'épouvante (à ses tout débuts !) est un film parlant, tout en racontant le tournage d'un film… muet.

Latarjet a donc redécoupé les séquences pour en réinventer la bande son, y déceler les passages où la musique « live » peut occuper tout l'espace sonore, ceux où il est impératif de laisser les voix des comédiens émerger. Il nous propose une recréation, totalement inédite et foisonnante, aux côtés de ses deux complices et excellents musiciens Nicolas Barrot et Alexandre Meyer.

Il y a les scènes spectaculaires du film, d'une dramaturgie intense, comme celle de la capture de la malheureuse Ann Darrow par les redoutables indigènes qui l'offrent en sacrifice à leur dieu Kong, la poursuite de l'équipage dans la jungle par d'affreuses créatures préhistoriques ou la célébrissime ascension de l'Empire State Buliding, autant d'occasions pour les musiciens de mettre toute leur énergie créatrice ancrée dans le rock au service de ces images terrifiantes…

Il y a aussi le décalage, l'extravagance de ce genre cinématographique revisité en 2011. Un cinéma qui garde toute sa force picturale mais qui invite forcément au sourire. Le trio puissant formé par Latarjet et ses amis s'empare subtilement de tous ces niveaux de lecture, portant à la fois un regard tendre, inventif et fidèle au film.

Ils nous transportent littéralement jusqu'au bout, nous rapprochant au plus près des événements, une immersion prenante et divertissante dont on ressort de très bonne humeur.

Frédérique Meichler



Alexandra et Joachim se disent « Oh oui » au théâtre Monfort

Par **Jean-Pierre Thibaudat** | Journaliste | 19/10/2009 | 11H10



C'est l'histoire d'un grand joueur de trombone qui, un jour, rencontre une grande fille qui se trouve jouer l'actrice. Et si on faisait des choses ensemble ? « Oh oui », disent-ils de concert. De fait, la compagnie Oh ! Oui… présente un spectacle invraisemblable (comme les précédents) qui leur ressemble et qui a pour titre « Ce que nous vîmes ». *(Voir la vidéo)*

Des mots accrochés au trombone

Elle, c'est Alexandra Fleischer. Lui c'est Joachim Latarjet (un ancien de la compagnie Sentimental bourreau). La première fois qu'on les a croisé à La Ménagerie de verre, ils étaient tous les deux. Lui, au fond à droite, jouait du trombone et parfois de la batterie. Elle, « à la face » côté gauche, disait un texte qu'elle avait écrit, sans doute avec lui, un beau duo assez chaud.

Cela s'appelait comment ? « Oh oui » peut-être, ou bien « Hox », les titres sont souvent aussi bizarres que les spectacles, d'ailleurs celui-là tournait autour de la folie.

Récemment, on les a retrouvé à L'Echangeur de Bagnolet pour « Stille Nacht » (« douce nuit »). Outre Alexandra et Joachim en robe et bas noirs (sa tenue de scène), on voyait un type sauter comme un cabri : Alexandre Thery, un architecte qui après avoir bossé sur le thème « danse et architecture » s'est mis à danser. On le croirait échappé d'un film de Jacques Tati, et d'ailleurs il a créé un duo autour du cinéaste.

Le regard du silence

On voyait également le témoignage filmé de René Fleischer, le père d'Alexandra, qui racontait comment on lui avait coupé sa langue natale, comment le bégaiement était entré dans sa vie, comment son enfance pendant la guerre a été marquée par la peur, et comment tout cela est resté tu, noué au fond d'un gouffre, bordé de silence.

La compagnie Oh oui aime bien laisser le silence baguenauder en scène.
Et la voici aujourd'hui au Monfort, l'ancien théâtre Sylvia-Monfort complètement relooké et dynamisé par sa nouvelle direction : Laurence de Magalhaes et Stéphane Ricordel. Après avoir fait le tour du monde avec leur compagnie les Arts sauts, ils se posent au bord d'un parc pour accueillir des spectacles qui ont la pêche sans se soucier de genres. Avec « Ce que nous vîmes », ils sont servis.

Plein de bouts d'histoires



De quoi ça parle ? D'un jeu télévisé qui s'appelle « Ce que nous vîmes », du bonhomme qui figure sur les bouteilles de Johnny Walker, d'un type qui s'appelle vraiment Berlioz, d'une femme qui dort, d'un ballon blanc gros comme un spoutnik et léger comme une plume, du colonel Sanders et j'en passe.
Un chouïa de vidéo, une page chipée d'un livre aimé, de la musique, des mots, un revolver pour en finir. Tout cela ne fait pas une histoire. Mais plusieurs. Plein de bouts d'histoires qui s'amorcent et s'évanouissent.
D'ailleurs, l'un des acteurs nous offre un cours accéléré de « storytelling », cette méthode Assimil pour raconter des histoires et il le fait pour nous dire : méfiez vous des histoires qu'on vous raconte.

Le plaisir d'être ensemble
« Ce que nous vîmes » n'en finit pas de ne pas raconter des histoires. Bref, c'est irracontable et plein de petits plaisirs furtifs. La musique (Latarjet joue cette fois de la guitare, et, à ses côté, Nicolas Barrot s'occupe de cogner la batterie) est là, un peu trop dans l'ombre peut-être, elle nous arrive par effluves comme les marées. En scène, on retrouve Alexandra et l'architecte-danseur, deux autres acteurs les accompagnent.
Un tel spectacle risque de déconcerter ceux pour qui il n'y a de salut que dans un récit traditionnel bien ficelé. Mais un large public qui va des accros du zapping aux nuitards de la Nuit blanche et des nuits de France Culture en passant par le spectateurs de Heiner Goebbels, de Joan Le Guillern et des vieux standards de Jean Luc Godard y trouveront de quoi picorer de plaisir.
Car tout commence par là : le plaisir d'être ensemble sur un plateau. Et l'envie de faire partager ce plaisir. C'est pas plus compliqué

samedi 26 septembre 2009

Théâtre : Stille Nacht à l'Echangeur de Bagnolet, l'enfant juif qui avait perdu sa langue

La compagnie Oh ! Oui chez Public Chéri, cela ne peut que faire envie ! En tous cas à moi puisque je n'ai trouvé personne pour m'accompagner. Ah la banlieue, même à 50 mètres d'une station de métro, le Parisien hésite. Et il a tort, le Parisien, hou les cornes.

Stille Nacht (Douce nuit) est un spectacle conçu, mis en scène et musique par Joachim Latarjet (l'un des fondateurs de Sentimental bourreau) avec l'assistance de sa complice, Alexandra Fleischer. Ils ont tous deux longuement écouté le père d'Alexandra, René Fleischer, que l'on voit au cours du spectacle intervenir sur écran vidéo, ironique, plein d'humour, se moquant de ses trous de mémoire, éminemment sympathique pour raconter pourtant une difficile histoire d'enfance, la sienne.
Comment caché ou plus précisément enfermé à 5 ans chez une brave dame pendant la guerre, et sans revoir ses parents jusqu'à la libération, il a oublié la langue maternelle et paternelle, l'allemand, jusqu'à en détester encore l'accent quand après les retrouvailles, ses parents lui parlaient en français. Enfant caché, sauvé par cette étrange adaptation qui le rendra bègue, cette étrange manifestation de résilience, oublier sa propre langue qui était aussi celle des bourreaux.

Sur ce thème de l'enfance, de la peur, du silence, de l'oubli, de l'apprentissage, la comédienne Alexandra Fleischer et son partenaire, l'époustouflant mime et danseur, Alexandre Théry, accompagnés dans la pénombre du fond de scène par la musique de Joachim Latarjet, répétitive, obsessionnelle, ont presque l'air d'improviser comptines et chansons, jeux de cache cache et cauchemars, danses folles, mots d'inquiétude, de peur, de solitude, avec tendresse et humour.

Un beau spectacle créé à la Filature de Mulhouse et déjà donné à Besançon en mars 2009, à Lyon, au Subsistances en juillet 2008, et que l'on pourra voir aux transversales de Verdun en février 2010.
A regarder avant ou après une exposition du Mémorial de la Shoah des images de Matt Mendelsohn réalisées lors des recherches menées avec son frère Daniel en préalable à l'écriture du roman Les Disparus (éd. Flammarion, 2007) présentée dans la verrière de L'Echangeur.

On retrouvera la compagnie Oh Oui avec *Ce que nous vîme*s au théâtre Sylvia Montfort du 15 au 31 octobre.

Le Monde. 26 avril 2009

Du théâtre bizarre qui fait « tchatcher » les mots

A Lyon, le festival des Subsistances fait la part belle aux « nouvelles formes » et aux mélanges des genres

Théâtre

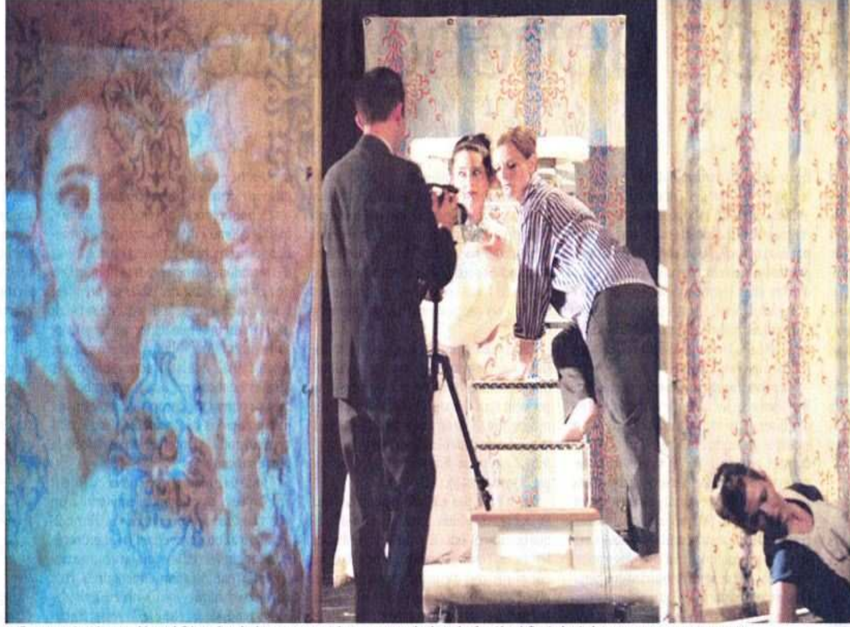
Lyon (Rhône)
Envoyée spéciale

Sur les quais de la Saône, « ça tchatche », comme l'annonce la manifestation qui se tient aux Subsistances jusqu'au 26 avril : des voix se font entendre, qui parlent toutes les langues.

Cela commence dans la cour de l'ancien couvent, où la compagnie LagunArte a installé un chapiteau en forme de cloche transparente, sous lequel trois musiciens rendent hommage aux sonnailles et aux chants basques, bercés par les mouvements d'une trapéziste. Ce spectacle, *Dong !*, pratique un mélange des genres qui traverse le programme. Soit 10 spectacles à 4 ou 5 euros, des prix très incitatifs qui attirent les familles et les jeunes en quête de *« nouvelles formes »*.

Ça tchatche mise sur la diversité des langages. A commencer par ceux qui peuplent Lyon. Joachim Latarjet et Alexandra Fleischer sont partis à la rencontre des habitants de toutes nationalités du quartier de la Guillotière. Ils leur ont posé une question : *« Quelle chanson a fait votre vie ? »*. Ils en ont fait *My Way* (A notre façon), une série de six séquences de dix minutes, présentées em préambule de chaque spectacle du festival.

Ils arrivent dans les salles avec un projecteur et un tableau sur lequel est écrit un prénom. Joachim Latarjet est à la guitare, les intervenants sont debout et parlent de leur chanson, avant de la chanter.



« Comme toujours, Here I Stand », la bonne surprise new-yorkaise du festival Ça tchatche. BRUNO ANSELME/SIGNATURES

Cela n'a l'air de rien, mais ça nous emmène loin, souvent du côté de la guerre, de l'exil ou de l'absurdité, à l'image de cette dame âgée qui se souvient du temps où elle était une enfant au Congo, à qui l'on faisait chanter à l'école, sans qu'elle ne comprenne rien et sur l'air de *Gloria Alleluia* : *« Le général de Gaulle avec cinq cents soldats maliens... Il gagnera bientôt. »*

Bécots de perroquets

Il y a beaucoup de délicatesse dans ces préambules. Parfaits pour les spectacles qu'ils ouvrent et qui sont parfois étranges. Prenons *Cet animal qui nous regarde*, de Jade Duviquet et Cyril Casmeze, où l'on voit une trapéziste raide amoureuse de perroquets. Elle en bécote un, au sens propre, pour qu'il obéisse à ses ordres. Ce dont il n'a pas l'air de se plaindre. Il rejoint sa maitresse sur le trapèze, tandis que deux hommes parlent de leur passion pour les animaux. L'un d'eux est un zoomorphe, qui fait remarquablement les singes. Pourquoi pas ?

Le Suisse Massimo Furlan, lui, demande bien à un acteur de faire l'ours dans *You Can Speak, You Are an Animal*, un spectacle qui nous invite à voir l'homme dans l'animal et vice versa, sur fond de musique funk. Oui, mais après ?

Après, vient la vraie bonne surprise de Ça tchatche. Elle n'est pas animalière mais new-yorkaise : *Comme toujours, Here I Stand*, par The Big Dance Theater. Ce collectif, invité en France pour la première fois, se réapproprie *Cléo de 5 à 7*, le film d'Agnès Varda. Avec eux, la chanteuse pop qui dérive dans le Paris des années 1960 entre sur un plateau de tournage à New York en 2009. C'est une femme prise dans les filets de la maladie grave dont elle attend la confirmation, de son entourage qui la veut égale à son image, et de ses désirs capricieux ou affolés.

Le temps l'oppresse, elle sent la mort en elle, et elle s'achète un chapeau extravagant qu'elle veut aussitôt porter, alors qu'on est un mardi, et que *« le mardi, on ne porte jamais de vêtements ni de chapeaux neufs »*, selon sa secrétaire.

Le choix du chapeau, une touffe de fausse fourrure blanche, est à l'image du design très travaillé du spectacle : il donne la sensation mélancolique d'une société de la récupération, où l'illusion fardée n'arrive pas à masquer une réalité presque mécanique.

Cinq comédiens jouent, chantent et dansent dans ce spectacle étiqueté « nouvelles formes » – une expression que Guy Walter, patron des Subsistances, emploie mais n'aime pas trop. *« Avant*, dit-il, *on parlait d'avant-garde, et c'était tout aussi beau. »* ■

Brigitte Salino

Ça tchatche, Les Subsistances, 8 *bis*, quai Saint-Vincent, Lyon-1er. Jusqu'au 26 avril. Tél. : 04-78-39-10-02.
Comme toujours Here I Stand, par le Big Dance Theater. Samedi 25 avril à 21 h 45 ; dimanche 26, à 18 heures. 5 €.

LIBERATION
JEUDI 9 MARS 2006

Théâtre. A la Ménagerie de verre, «Hox», la fin déjantée d'une trilogie signée Joachim Latarjet.

Ces fous ce que c'est drôle

Hox *de Joachim Latarjet et Alexandra Fleischer jusqu'au 11 mars à 20h30, dans le cadre du festival Etrange Cargo 9, à la Ménagerie de verre, 12-14, rue Léchevin, Paris XIe, Rens.: 0143383344 et www.menagerie-de-verre.org*

Comme son nom l'indique, le trombone à coulisse conduit à se frotter avec le théâtre. C'est ce qui est arrivé à Joachim Latarjet, qui en joue bien sans jamais surjouer. Tout en longueur comme son instrument, il fait partie de ces brocanteurs du bazar scénique qui ont fondé le groupe Sentimental Bourreau. Comme d'autres membres du groupe, il bricole aussi dans son cabanon.

Apothéose. Avec Alexandra Fleischer, sa complice bonne à tout faire (actrice, danseuse, metteure en scène), Latarjet s'est lancé il y a quelques années dans une trilogie autour de la folie, qui s'achève aujourd'hui en apothéose déjantée avec *Hox*. Le mot ne veut rien dire mais son timbre résume bien ce spectacle irracontable où l'obsession (des chiffres, d'une couleur, du bonheur) bat la mesure.

De fait, si *Hox* ressemble à quelque chose, c'est au trombone à coulisse de son cogéniteur, instrument faisant plus penser à une conduite de gaz qu'à une clarinette. Tout cela pour dire que *Hox* ne ressemble à rien de théâtralement habituel. Pas de pièce avec scènes, pas de décor bâti mais un dispositif: micros, instruments, grands écrans et aussi une table avec lampes de bureau qui, renversées, ressembleront aux phares de ces voitures roulant de nuit projetés sur l'écran derrière l'acteur – lequel raconte une étrange histoire avant d'apparaître sur l'écran.

Tous les spectacles du festival Etrange Cargo 9 donnés actuellement à la Ménagerie de verre ne ressemblent pas au théâtre habituel. Marie-Thérèse Allier, la fondatrice-directrice de l'établissement, qui fête présentement ses 20 ans, se rappelle que la première année, deux jeunes inconnus se produisirent chez elle: Daniel Larrieu et Philippe Decouflé. Le lieu allait devenir l'une des auberges de la danse contemporaine où le couvert était toujours mis. Dans un ouvrage qui vient de paraître (1), Patricia Brignone raconte l'enjeu de la Ménagerie, insistant à juste titre sur les liens entre danse et arts plastiques. Mais Claude Régy campa aussi sous le plafond bas de la salle, traversée de poutres métalliques.


OLIVIER OUADAH

Joachim Latarjet, un brocanteur du bazar scénique.

Le mot *hox* ne veut rien dire mais son timbre résume bien ce spectacle irracontable où l'obsession (des chiffres, d'une couleur, du bonheur) bat la mesure.

Havre. On ne dira jamais assez combien la topographie de quelques lieux atypiques comme celui-ci a été précieuse pour les artistes hors normes des dernières décennies. Ils s'y sentent bien. Et l'on peut se demander si, à travers l'effet de loupe qu'entraîne tout festival, une nouvelle génération n'est pas en train de prendre le relais, plus touche-à-tout que les précédentes, travaillant de front le jeu, la danse, la musique, la lumière, la vidéo et la bande-son dans une géographie scénique campant dans chaque havre d'accueil en s'y modelant. L'interdisciplinarité va tant de soi que tous en oublient ce mot barbare et barbant.

Latarjet et Fleischer sont ainsi. Comme leurs comparses Jean-Marc Desmond et l'étonnant Stéphane Chivot, à la fois comique troupier, magicien, amoureux, éclairagiste. Il faut donc entendre dans la trilogie sur la folie que clôt *Hox* une réflexion sur le dérangement.

Comment un discours obsessionnel sur le vert de la forêt est perturbé par le travail de segmentation d'une image de carte postale qui, peu à peu, se recompose (vidéo Mathilde Bertrandy, Alexandra Gavras et Olivier Simola). Comment un battement de cils devient le rythme même de la musique, lequel en retour offre au visage (projeté en gros plan) une étonnante séance de free jazz, chaque œil se lançant dans un solo. Comment le corps de l'acteur (ou du musicien) se décale dans son image projetée et travaillée. Etc. De ces arts et artistes qui ne tiennent pas en place et, comme on dit, font les fous, naît une poétique. Qui collectionne les pépites. Après le temps de la collection viendra celui de l'articulation.

Ciselé. Au fil des spectacles, la maîtrise des paramètres et des techniques est devenue stupéfiante, au point que le syndrome de la prouesse est pratiquement absent de *Hox*. A la fin, comme un clin d'œil, tout ce cirque cesse. Les trois acteurs sont assis face au public. Ils décrivent des scènes de sexe dans un langage ciselé, Sade appelant les choses par leur nom. Ce faisant, ils décrivent un film porno standard, prouvant que les mots peuvent être plus forts, plus pénétrants si l'on peut dire, et surtout plus drôles. Et ce n'est pas la moindre des choses d'ajouter enfin que *Hox* est d'une constante drôlerie.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

(1) *Ménagerie de verre, nouvelles pratiques du corps scénique,* Al Dante, 22 €.

Théâtre. Le metteur en scène se loupe avec un Tchekhov à l'Odéon.

Ça beugle chez Boëglin

Sur la grand'route *de Tchekhov, ms Bruno Boëglin. Jusqu'au 26 mars, Odéon aux ateliers Berthier, mar-sam 20h, dim 15h. Rens.: 0144854040.*

Ça ne va pas. L'espace, d'abord. Trop haut, trop grand: un immense hangar où les personnages sont disséminés, loin les uns des autres. Dans *Sur la grand'route* de Tchekhov, c'est le dehors qui est vaste – la steppe sous l'orage; le cabaret où se déroule l'action, on l'imagine plutôt confiné. Pas grave, espère-t-on. Comme le relève Daniel Loayza, le dramaturge attitré de l'Odéon, *«la couleur locale, ce n'est pas le genre de Bruno Boëglin»*. On pourrait dire ça autrement: dans son théâtre, la seule couleur locale, c'est Boëglin lui-même. Le fondateur du Novothéâtre a un don pour enchanter ce qu'il touche; il peut transformer un bout de bois en palais, interpréter, en travesti, le rôle de Madame dans *les Bonnes* de Genet: avec lui, la vraissemblance s'efface toujours devant l'évidence. On peut appeler ça l'art poétique.

Il faut aussi préciser que ce don-là n'est jamais aussi frappant que lorsque Boëglin joue également dans les spectacles qu'il dirige. Et que, surtout lorsqu'il ne joue pas, il lui arrive de se louper. Et pas qu'un peu. Dans *Sur la grand'route,* ce n'est pas seulement le décor qui ne va pas, c'est toute l'histoire qui s'échappe, glisse entre les mains d'acteurs bizarrement empruntés.

En apparence, voilà pourtant un sujet en or pour le metteur en scène: le cabaret de Tikhone, avec ses poivrots qui refont le monde et son riche ruiné qui noie dans l'alcool le départ de sa femme, Boëglin pourrait y être né. Jusqu'à y endosser chacun des rôles: le taulier bien sûr, mais aussi Bortzov le déchu, Méric le vagabond, Maria, la mariée en fuite... Mais Boëglin n'est pas là, et les – bons – comédiens qu'il a engagés non plus. Incapables d'être ensemble, perdus entre cauchemar et mélo, ils beuglent. Et les spectateurs soupirent.

RENÉ SOLIS

••• sièges ni fenêtres, le spectateur y était invité à «être actif», donc à circuler non pas autour du cercle, mais dedans, le regard non plus happé par l'écran (il n'y en a plus, on vous dit), mais tourné vers l'organe qui dégurgite l'image: la source de lumière, le projecteur.

Belle machine, le projecteur, sans qui il n'y a pas de cinéma (les Lumière n'ont rien inventé sinon une caméra capable de projeter l'enregistrement du mouvement). Celle à partir de laquelle tout le précinéma (dès le XVe siècle) a essayé d'articuler un spectacle. Et celle, hélas, dont la disparition annoncée (mort des salles, diffusion des images via le DVD) n'en finit plus de marquer la fin d'un cinéma tel qu'on l'a connu.

Une archéologie. C'est pourquoi sans doute le nom d'Anthony McCall, dont les œuvres inaugurales ont marqué les années 1970 avant de s'éclipser, ressurgit aujourd'hui avec prégnance. Grâce à l'exposition séminale du Whitney Museum de New York en 2001, «Into the light», il a intégré une archéologie de l'installation vidéo, pratiquée aujourd'hui par les artistes bien plus que sur moniteurs. A l'invitation du Centre Pompidou, il projette à Paris ce week-end ses films et installations de *«lumière solide»* (selon l'expression de l'auteur) durant trois soirs (dont samedi en pleine *Nuit blanche*) à la Maison rouge de la Bastille, endroit qui encaisse mieux la fumée et qui permet à McCall de trouver l'échelle nécessaire à la projection de son *Long film à 4 projecteurs croisés* de 1974, *«dont la pleine visibilité n'avait alors jamais été rendue»*.

Les lumières solides de McCall poussent au cœur de notre époque. Alors que clignotent les pixels sur *«tous les écrans du monde»*, Anthony McCall dit exactement que le cinéma c'est de l'éphémère pur, ça n'a de vie que durant le temps de la projection. En deçà, ou au-delà, tout part en fumée.

PHILIPPE AZOURY et ÉLISABETH LEBOVICI

Théâtre. A la Ménagerie de verre, «Oh! Oui», monologue à voix l ponctué de programmes musicaux: gentiment déjanté.

Cette fille part en vrille

Oh! Oui, *à la Ménagerie de verre, Paris 11e, ce soir, 20h30, rens.: 0143383344.*

Cette fille est *«folle»*. C'est celle qui le dit qui l'est. Le sol blanc jonché de boîtes de médicaments le dit aussi. Cette fille n'est pas folle du tout, comme les poètes que sont les danseurs, elle sait qu'au bout de ses doigts il y a des patineurs soviétiques et que ses jambes qui tremblent comme des marteaux piqueurs se souviennent – ou imaginent, c'est tout comme – avoir participé à un concours de danse à Budapest.

Cette fille est bizarre. Elle raconte comment elle a un trou du côté de l'anus qui lui fait honte et qui fait fuir les hommes tellement ça pue, et puis, à la toute fin, bête à deux voix, elle dit sucer une bite et jouit comme une folle.

Cette fille, c'est Alexandra Fleischer, une drôle d'actrice douée pour le dégingandé. Sur le côté jardin de la scène, on la voit filmée en gros plan (ou pas), refaire (ou pas) les mêmes gestes que la fille d'à côté. Comme si le cinéma adoucissait les regards et les gestes. Parfois elle va derrière l'écran et, en ombres chinoises, vaporise l'atmosphère. Des choses gentiment déjantées, éclatées.

Côté cour, il y a un grand gars – on reconnaît Joachin Latarjet, un des fondateurs de Sentimental Bourreau –, venu avec son vieux trombone et ses jeunes écrans où tapoter des programmes musicaux. C'est le gars qui ponctue les flots que dégorge la fille; c'est son trombone qui lui dit qu'elle est désirable ou attachante, comme toutes les filles qui rêvent ou délirent à haute voix.

C'est lui le premier qui l'accompagne à l'aéroport voir Frank Sinatra, quand surviennent trois couples de danseurs passés en coup de vent embellir le monologue et briser la solitude de l'actrice seule en scène. Comme c'est du théâtre musical, c'est le trombone qui a le dernier mot.

Cela dure une heure, juste ce qu'il faut pour ne pas laisser retomber le pétillement du plaisir. Les textes sont de Fabien Béhar et Takehiro Irokawa, la conception et la réalisation, de Joachin Latarjet et Alexandra Fleischer, qui ont trouvé un titre qui dit leur envie d'être réunis sur une même scène: *Oh! Oui*. On ne dit pas non.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT


CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Alexandra Fleischer, actrice douée pour le dégin

World. La chanteuse béninoise en concert parisien dans le sillage d'un nouve

La voix kaléidoscopique d'Angélique Ki

Angélique Kidjo, *au Zèbre de Belleville, 63, bd de Belleville, 20h30. Jusqu'au 10 octobre. CD: «Oyaya!» (Saint-George).*

Au début de son spectacle, nuitamment coulé dans l'intimité douillette du Zèbre de Belleville – où le raffiné Piers Faccini créait la sensation mercredi –, Angélique Kidjo se félicite de pouvoir souffler un peu, soulagée des contraintes liées aux fuseaux horaires. Il faut dire que la chanteuse au cheveu ras a bien bourlingué. Béninoise, elle a fait son lit en France, pour ensuite partir vivre à New York, entretenant au passage l'illusion d'une scène «world» potentiellement rentable, à l'époque où l'industrie musicale tirait des plans sur la comète africaine des Mory Kanté, Youssou N'Dour, Ismael Lo ou Geoffrey Oryema, plantés depuis.

Ouverture. Dès les années 80, profitant de l'effet d'entraînement, Kidjo a aussi misé à fond sur la carte de l'ouverture, jouant à saute-frontière avec des artistes internationaux. Mais les chiffres de vente n'ont jamais suivi les efforts promo-

une voix, ce serc lique»), Gilbert Carlinhos Brov Wilson ou Brai lis... Et puis pap contribue au lar «variété chic» album, *Oyaya!*, d'ouverture, *le M bébé*. En réalité une trilogie en par *Oremi*, pu *Soul* en 2002, su diaspora afric cortège d'espoi